

modèle italien très prégnant dans un milieu colonial, que les membres des élites fassent état de leurs fonctions sur leurs monuments funéraires ; ailleurs, dans les Trois Gaules ou les Germanies, le fait est infiniment plus rare, le repérage des magistrats et décurions y étant beaucoup plus difficile et limité presque complètement à la documentation de nature religieuse : la comparaison des formulations est donc inopérante. L'autre élément est caractéristique des régions trévire et médiomatrique : l'abondance dans ces cités, et presque exclusivement dans ces cités, de la représentation professionnelle sur les reliefs qui complète presque systématiquement l'information écrite. Dès lors l'analyse par thème et par groupe social passe sans cesse d'une province à l'autre, ce qui gomme ces nuances sans individualiser les usages locaux. Par ailleurs la masse documentaire a, semble-t-il, amené N. Mathieu à opérer une sélection qui n'est pas claire pour le lecteur. En réalité, nous nous trouvons devant des images exemplatives, bien choisies souvent, mais aucun comptage n'est complet, aucune proportion n'est réellement significative. On peut comprendre que la prise en considération de tous les textes de six provinces et des Alpes ait été impossible mais certaines régions ont été privilégiées comme en témoigne la bibliographie, et l'absence de certaines épitaphes intéressantes pose problème. Malgré les intentions affichées, l'onomastique n'est pas exploitée au mieux de ses possibilités et les originalités provinciales en matière de choix linguistique des noms peu mises en valeur, sinon par quelques cas canoniques comme la stèle de Blussus (époque de Tibère) ou les Viromanduels de Cologne. Mais, un exemple épinglé parmi d'autres, la parenté de Senilius Sacratius (*CIL* XIII 4207) et ses variantes sur la racine Sacer, de même que la difficulté d'y démêler les nomenclatures exactes et la transmission des gentiles, n'obtient qu'une mention dans une liste. Au demeurant beaucoup d'autres indices identitaires, comme les mouvements de latinisation ou au contraire les retours indigènes, auraient pu être soulignés sur la base d'une documentation plus complète ou davantage creusée. Enfin certaines chronologies étonnent comme l'affirmation (p. 298) qui doit reposer sur une confusion, qu'un atelier ait pu d'abord sculpter des « déesses-mères entre des servantes » avant de répondre à des commandes civiles comme celle de Blussus alors que les autels des Matrones n'apparaissent pas avant l'époque flavienne. – Au total un regard intéressant mais qui est loin d'épuiser le sujet.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jason MANDER, *Portraits of Children on Roman Funerary Monuments*. Cambridge, University Press, 2013. 1 vol. 22,5 x 28 cm, XVI-398 p., 131 fig. Prix : 80 £. ISBN 978-1-107-00102-2.

Parmi les innombrables représentations funéraires du monde romain, les portraits d'enfants sont relativement rares. Il était donc intéressant de les examiner spécifiquement afin de tenter de déterminer quelle charge émotionnelle ou quel message social ces reliefs entendaient diffuser. J. Mander a établi un catalogue de 881 numéros répartis dans toutes les provinces occidentales, et ce avec une indéniable difficulté. Tous les recueils épigraphiques, notamment anciens, ne sont pas dotés d'illustration, le vieux répertoire d'Espérandieu donne souvent des images illisibles, le *Corpus signorum* est très loin d'être complet et toute représentation d'enfant sur un monu-

ment ne concerne pas nécessairement davantage qu'une iconographie. Même si sa répartition présente quelque chose d'aléatoire, la collecte se révèle intéressante et la masse documentaire ici rassemblée constitue un apport utile à la perception de l'art provincial et de la société du Haut-Empire. Le catalogue comprend une description technique, des informations sur la découverte et la conservation, la bibliographie, la datation souvent approximative (avec parfois des critères douteux) et la lecture de l'épithèque éventuelle (copie plus ou moins diplomatique, pas toujours exacte, suivie d'une traduction anglaise). Les photographies, nombreuses, ne sont pas systématiques mais réparties dans l'ensemble du volume, sans renvoi précis au départ du catalogue. Le classement est provincial mais peu logique à l'intérieur de chaque province, sans aucune attention aux *civitates*, ce qui limite les comparaisons ou les différenciations. Au plan interprétatif, l'examen des représentations mis en relation avec les images montre une grande diversité de situations, où l'enfant constitue une valeur en soi ou un complément à un donateur familial. À cet égard, les grands mausolées et les modestes stèles véhiculent – mais pas nécessairement – des conceptions et des vécus apparemment différents. Une autre caractéristique qui nous étonne est celle de l'ambiguïté des âges, ou de la différence entre l'âge affiché et l'âge représenté. En outre la situation des esclaves est particulière et ne semble pas avoir tout à fait reçu l'intérêt qu'elle méritait. Comme le montrent aussi les *carmina*, souvent associés, le chagrin généré par la mort prématurée d'un esclave peut être parfois davantage mis en évidence que celle d'un enfant libre. Aux cas explicites, on pourrait ajouter celui de la fille (ou des filles ?) de Telesphoris et son « mari » qui ont été regardés comme des exemples de sculpture et de doublet (*CIL* XIII 7113-7114). Il m'a toujours paru bien probable que ce couple n'était pas un couple légal, que Telesphoris devait être une esclave et que son conjoint ne voulait pas dire son nom. Une situation d'émotion parentale qui n'a guère d'équivalent. La coloration grecque du nom et sa possible signification servile ne semblent pas avoir non plus attiré l'attention dans le commentaire d'une autre inscription, italienne peut-être romaine (*CIL* VI 24037) : la mère seule élève l'épithèque de son fils qui porte le même gentilice qu'elle. Plutôt que d'imaginer un veuvage ou un divorce, on peut se trouver dans un cas où le père était esclave et n'a pu donner son nom, ni une tombe, à son fils. Par ailleurs, les pages qui traitent des éléments de romanisation sont un peu confuses. Peut-on réellement, dans l'empire de la pleine époque d'intégration, parler de contraste entre une fille qui s'appelle Secundina et un fils qui s'appelle Aiuccio au point d'expliquer par un intervalle entre les naissances ce que l'auteur pense être une évolution des conceptions ? Lorsqu'on est familier de l'onomastique, on se rend compte que Secundina est un nom latin d'une gamme exceptionnellement fréquente qui n'était certainement pas ressentie comme un signe délibéré de « se montrer romain » ; les familles multiculturelles qui pratiquent à la fois le latin, le celtique et le germanique sont nombreuses et montrent à suffisance que la romanisation est un phénomène complexe qui ne se limitait pas à un choix de toge, d'image ou de langue. – L'impression générale est qu'on découvre une image de l'enfance standardisée avec ses symboles au milieu de contextualisations variées, sans que l'on puisse vraiment construire une chronologie ou une structure sociale, sans non plus que ne se dégage clairement un modèle italien. En tout cas, l'étude de l'image et du portrait funéraire ne donne un reflet ni

fidèle ni complet des relations parents-enfants pour lesquelles un examen systématique des épitaphes d'enfants devrait apporter des nuances.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

L. Boeke VAN DER MEER, *Ostia speaks. Inscriptions, Buildings and Spaces in Rome's Main Port*. Louvain, Peeters, 2012. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-129 p., 48 fig., 2 cartes. Prix : 27 €. ISBN 978-90-429-2700-1.

Quand j'ai reçu ce petit livre de moins de 130 pages, index compris, je me suis demandé « à quoi sert ce livre ? ». Ostie est un site étudié de longue date, avec une bibliographie spécifique copieuse, et dont l'épigraphie particulièrement riche a bénéficié récemment d'une anthologie commentée de haut niveau due à la plume de chercheurs d'une grande compétence (M. Cébeillac-Gervasoni, M.L. Caldelli et F. Zevi, *Épigraphie latine. Ostie : cent inscriptions dans leur contexte*, Paris, 2006 ; Rome, 2010 ; cf. *AC*, 76, 2007, p. 464-465) de surcroît publiée à la fois en version française et en version italienne. Fallait-il une brochure de plus, en anglais, illustrée de quelques photos, qui hésite entre le guide touristique et l'ouvrage savant ? Une brève introduction historique, un parcours entre les monuments au hasard des localisations, qui fait découvrir un texte d'époque républicaine suivi d'un autre du Bas-Empire, une carte générale empruntée à Meiggs, aucun plan précis qui permette de comprendre les bâtiments et les contextes, tout cela n'est pas très convaincant. Quand on y ajoute un commentaire minimal pour ne pas dire simpliste, sans note, qui ignore le sens institutionnel de *clarissimus vir* traduit par « a very renowned man » (p. 55 et p. 87 n° 32), qui définit allègrement comme un affranchi (p. 114 n° 42,3) un personnage qui est à la fois *equus Romanus* et décurion de la colonie, ou qui s'interroge sur l'identification de qui pourrait être la Bona Dea « there is uncertainty about the identity of the goddess » (p. 83 n° 30), on referme l'opuscule en reposant la question initiale. Surtout si on compare à ceci, inscription par inscription, la qualité des informations et l'originalité du propos de l'ouvrage franco-italien, qui constitue, lui, un apport substantiel à la compréhension de l'histoire, des cultes, des habitants d'Ostie. En tout cas, j'ai connu la maison Peeters beaucoup plus frileuse à publier des ouvrages pourtant infiniment plus novateurs.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Nicola CRINITI, Mantissa Veleiate. Faenza, Fratelli Lega, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 206 p., ill. (EPIGRAFIA E ANTICITÀ, 32). ISBN 978-88-7594-108-6.

Nicola Criniti consacre sa vie au site de Veleia et à ses inscriptions. Après nous avoir offert en 2003 et 2006 (cf. *AC*, 77, 2008, p. 712-713) de nouvelles éditions de la fameuse *Tabula alimentaria* découverte au XVIII^e siècle (*CIL* XI 1147 dont malheureusement l'*Année épigraphique* s'est contentée de procurer la référence sans nouveau texte), ainsi que plusieurs études sur le site, le territoire, la société de la région, il édite aujourd'hui un complément au *CIL* XI : celui-ci comporte 9 nouveaux numéros et la révision des textes connus, selon la forme qui aurait pu être celle des *Supplementa Italica* avec ses ambiguïtés car certains nouveaux numéros ont fait l'objet